

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 22

Artikel: Entre mari et femme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197577>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux nouveaux abonnés. — Les nouveaux abonnés à dater du 1^{er} juillet, recevront gratuitement le Conteur d'ici à fin juin.

Entre mari et femme.

Nos lectrices liront sans doute avec intérêt la charmante causerie qui va suivre, publiée il y a quelque temps déjà dans la *France Mode*, sous le titre alléchant : *Arbitrage embarrassant*. Il n'est presque pas nécessaire de dire que cette délicieuse page est signée : « Jeanne de Bargny. »

... Je reçus en même temps, il y a huit jours, deux lettres : l'une du mari, l'autre de la femme, et contenant des plaintes réciproques. Mais comme il est un vieux proverbe disant « qu'il ne faut jamais mettre la main entre l'arbre et l'écorce, » je vous laisse juger de mon embarras.

La femme se lamentait sur l'abandon dans lequel elle vit. « Mon mari, disait-elle, a pris la déplorable habitude d'aller au café. Il n'a pas fini d'avalier la dernière bouchée qu'aussitôt son diner, quel que soit le temps ou la saison, il prend son chapeau et part pour ne rentrer qu'à une heure fort avancée de la soirée. »

« Nous avons un joli intérieur, une aisance convenable et d'agréables relations. Nous sommes encore jeunes ; j'aime mon mari ; mais, dans ces conditions, je vous laisse à penser, madame, ce que devient la vie pour moi. Je ne sors pas, ne vois personne, ne vais ni dans le monde ni au théâtre. Je m'ennuie et broie tellement de noir que ma santé s'altère et mon caractère aussi. Je redoute mille maux que je n'ose formuler, et je supplie votre expérience de venir à mon secours pour m'aider à sauver mon bonheur prêt à sombrer. »

La lettre était écrite avec un ton de sincérité profonde. J'en étais émue et troublée quand, en ouvrant la seconde enveloppe posée sur mon bureau, je restai saisie d'étonnement en reconnaissant que cette missive était précisément du mari de l'infortunée. Mais ma stupéfaction grandit encore lorsque en parcourant ces lignes, je m'aperçus que lui aussi se plaignait et se désolait en termes non moins sincères que ceux de sa femme. Ma sympathie allait maintenant à lui comme elle était allée à elle, tout à l'heure, et ma perplexité croissait à mesure que je lisais.

« On vous dit bonne, madame, et c'est pour cela que je prends la liberté de m'adresser à vous en qui ma femme a une confiance absolue. »

« Peut-être, par vos bons conseils, pourrez-vous nous aider à reconquérir le bonheur. Hélas ! celui dont nous jouissons est bien ébranlé. Et je suis absolument désolé. »

« J'aime ma femme. Elle a de grandes qualités ; mais... sans dire qu'elle est trop sérieuse, — on ne l'est jamais trop, — elle est un peu trop « pot-au-feu », si je puis me servir de cette expression. »

« Comme tous les hommes, je suis occupé dans la journée, mais j'aimerais que nos soi-

rées fussent agréablement occupées, soit par la causerie, la lecture ou la musique, — nous sommes l'un et l'autre d'assez bons pianistes amateurs, — soit par le monde ou le théâtre. »

« Mais, dès le diner, ma femme s'installe dans un fauteuil et... s'endort. Quand elle se réveille, c'est pour aller à la cuisine et à l'office, faire ce qu'elle appelle son « tour de maîtresse de maison ». Or, ce « tour », très encourageable en soi, dure des heures ; de sorte que je passe seul, en face de mon éternel journal, des soirées qui me paraissent aussi ennuyeuses qu'interminables. »

« Agacé de cette existence plus que monotone, j'ai essayé de faire comme tant d'autres, je suis sorti, et je suis allé au café. »

« Mais, outre que je n'ai le goût ni du jeu ni de la boisson, je m'y trouve infiniment moins bien que chez moi, et j'éprouve, je vous l'avoue, quelque dépit de voir que ma femme ne fait rien pour me retenir ; elle prend même parfois avec moi un caractère agressif que je ne lui connaissais pas. »

« On se plaint, dans notre famille et chez nos amis, de ne pas nous voir. Où pourrions-nous aller dans ces conditions ? »

« Enfin, j'ai, pour la femme, le goût de la toilette ; et la mienne, au contraire, affecte à cet égard une indifférence qui pourrait passer pour du laisser aller. »

« Ah ! je crains bien, madame, que tout cela ne se termine mal ! Et j'en suis absolument affligé ; car, au fond, je vous le répète, j'aime ma femme, et ne puis être heureux sans elle. »

A ma place, qu'auriez-vous fait ?

Moi, je me suis contentée de leur répondre à tous deux en même temps :

« Vous êtes deux grands enfants ; et je vous défie de vous regarder en faces sans rire et sans être tentés de vous donner le baiser de paix. »

« Ne résistez pas à cette douce tentation. Seulement, souvenez-vous que le mariage est une association, et que toute association implique l'idée de concessions mutuelles. »

« Or, vous, madame, au lieu de vous mettre dans un fauteuil, le repas du soir terminé, prenez au contraire un peu d'exercice pour secouer la torpeur que vous sentez vous envahir. Cette tendance doit provenir d'une digestion difficile, vous ferez donc bien de consulter votre médecin ; et, sans cesser de faire « votre tour de maîtresse de maison », ne vous attardez pas en des détails puérils, et demandez parfois à votre mari de vous offrir son bras pour faire ensemble une heure de promenade hygiénique. Au retour, lorsque vous n'irez pas dans le monde, avec lui, occupez-vous d'art et de littérature. »

« Soyez coquette, madame. Parez-vous pour votre seigneur et maître. Soignez, par conséquent, surtout vos robes de chambre et vos déshabillés. L'argent que vous dépenserez à ces « fanfreluches » sera de l'argent bien placé, croyez-moi. Chassez les papillons noirs ; soyez aimable, laissez votre esprit naturel suivre son libre cours, faites, en un mot, des frais pour celui que vous désirez retenir. Arrangez-vous pour qu'il ne puisse, nulle part, trouver plus

de douceur, d'attentions délicates, d'amabilités et de bien-être que chez lui ; qu'aucune femme ne lui paraisse comparable à la sienne : la chose vous est facile. Ne vous montrez surtout récalcitrante à aucun de ses goûts pour le monde et ses plaisirs, flattez sa vanité. « Qui veut la fin, doit en prendre les moyens. » Or, puisque vous l'aimez, aucun sacrifice, en admettant que vous en ayez à faire, ne doit vous coûter pour atteindre le but si désiré. »

« Quant à vous, monsieur, montrez-vous également plus doux et plus attentionné. Cessez de sortir le soir. »

« Le sommeil de votre femme n'est pas naturel à son âge. Au lieu de lui en tenir rigueur, témoignez-lui, au contraire, quelque souci de sa santé. Les femmes, quand elles sont bonnes comme la vôtre, sont toujours touchées des attentions qu'on a pour elles. »

« Tout en l'encourageant dans ses vertus de maîtresse de maison, — si rares à notre époque, — reprochez-lui gentiment l'abandon où ces occupations la forcent à vous laisser parfois. Montrez-vous prévenant, désireux de lui être agréable. Comprenez le chagrin où la plonge votre indifférence journalière, et souvenez-vous que l'ennui a, de tous temps, été un mauvais conseiller. »

« En somme, votre sort, à l'un et à l'autre, ne me paraît pas bien mauvais. Il n'y a dans tout cela qu'un petit malentendu, qu'un peu de bonne volonté de part et d'autre fera vite cesser, je n'en doute pas. Soyez surtout persuadés, tous deux, que je l'apprendrai avec joie. »

Il paraît que le conseil était bon ; car, à l'instant même, me parvient une seule lettre, cette fois, au lieu de deux ; mais il est vrai de dire qu'elle porte une double signature.

Mes deux chers correspondants me remercient. Ils partent pour un petit voyage au pays du soleil et vont passer, me disent-ils, une « nouvelle lune de miel » dans un coin charmant des rives de la mer bleue !

Tessot, monnai et cosandai.

(Tisserand, meunier et tailleur.)

PAR C.-C. DENERÉAZ.

(Inédit.)

LO COSANDAI. — Vaitse z'ein onco ion dè quoui on sè démaufiavè gaillà lè z'autro iadzo, sà qu'on l'ai portai dè l'ovradzo tsi li, sà qu'on lo preignè à la dzornà, kà l'étai suti po einfatà dézo son broustou, quand copavè su lo patron, dè quiet fèrè on gilet à bin on pà dè diétons.

Yon dè stao coco avai tant accoutemà dè robà que l'arai pe vito àoblià dè medzi què dè fourra dézo son gilet à mandzès on bocon dè tridzo, dè milanna à dè grisette, quand l'étai ein dzornà. On dzo que l'étai restà pè l'hotò et que travaillivè por li et po sè z'einfants avoué dè la mataire que l'ai appartegnai, l'étai solet avoué sa fenna que travaillivè à cotè dè li. Copavè po 'na veste ; et à l'avi que l'eut copà lo derrai pantet, crac ! ye fot on coup dè cisès tant qu'ao boo dè la pice, eimpognè lo bocon